

les dernières consignes

21.15-25

Toi, suis-moi.

Il n'y a pas de changement de décor pour le deuxième volet de l'épilogue. Nous sommes toujours sur la plage, au bord du lac. Mais le récit « zoome » sur une conversation en tête-à-tête entre Jésus et Pierre, échange qui a lieu après le petit déjeuner. Jean n'est pas loin — on peut même dire qu'il « écoute aux portes » — car il est en mesure de nous restituer l'essentiel de ce qui a été dit. Les cinq autres disciples sont peut-être restés autour du feu ou, plus probablement, ont commencé à trier et à nettoyer le poisson.

Donc, à la charnière de ce dernier diptyque, le Seigneur Jésus passe — presque sans transition — de l'universel au particulier, du signe qui veut dire « *j'attirerai tous les hommes à moi* » à l'appel direct et ciblé : *Toi, suis-moi !* Il passe aussi de son amour si prévenant pour toute la communauté de ses disciples, amour qui les nourrit tous, à son amour si « pointu » et personnel pour l'un d'eux, amour qui guérit une blessure particulière et intime. On passe de sa parole pour tous à une parole pour Simon, puis à une autre qui concerne aussi Jean. Ce que Jésus dit à Pierre peut servir pour notre instruction — sinon ce ne serait pas dans le texte — mais nous ne devons pas oublier que cela a servi d'abord et surtout à remettre Simon sur les rails.

Quand ils avaient déjeuné, Jésus dit à Simon Pierre... Ce que le Seigneur veut dire à son ami est urgent et important — raison de plus pour ne point brusquer les choses. Simon a travaillé toute la nuit, il est fatigué, il est affamé. Avant de provoquer l'entretien qu'il doit avoir avec son disciple, le Maître le prépare, lui sert un bon petit déjeuner, le laisse souffler. Il y a des choses urgentes et importantes qu'il ne faut pourtant pas dire tout de go, sans se préoccuper de la réceptivité de l'autre.

Ce deuxième volet se divise en deux vignettes. La première est consacrée à Pierre et aux limites de l'amour, la deuxième à Pierre et Jean et aux limites de l'ingérence fraternelle.

le poids des mots

La théologie a ceci de commun avec l'industrie de la confection qu'elle a ses modes. Pour ce qui concerne l'évangile de Jean, pour être à la mode il faut tellement souligner la richesse et la variété du vocabulaire de l'auteur et son utilisation de nombreux synonymes pour des raisons stylistiques qu'on en vient à lui nier le droit de se servir de mots différents quoique proches pour communiquer une vraie distinction. Deux fois, Jésus va questionner Pierre au sujet de son amour à l'aide du verbe *agapaô* et deux fois Pierre répondra en employant le verbe *phileô*. Ensuite, Jésus reposera sa question en adoptant le verbe préféré de Pierre et celui-ci répondra par le même. On hésite à remettre en cause l'avis quasi unanime des commentateurs contemporains qui affirment que ce changement de verbe n'est d'aucune importance. Mais s'ils ont tort leur interprétation appauvrit considérablement notre compréhension de cet incident. Et, à bien y regarder de près, les « preuves » qu'on avance pour affirmer que Jean utilise indifféremment ces deux verbes dans son évangile ne résistent pas à un examen approfondi.

On fait beaucoup de cas de Jean 5.20 où nous lisons : *car le Père aime le Fils* et où le verbe est *phileô*. Comme nous l'avons suggéré, ce texte est probablement à comprendre non pas comme un commentaire explicite sur la relation entre Père et Fils mais comme une parabole, comme une métaphore mettant en scène un père-artisan et son fils-apprenti (...*car le père aime le fils et lui montre tout ce qu'il fait*). Si tel est le cas, on peut dire que Jean emploie exclusivement *agapaô* quand il parle directement de la relation entre Père et Fils¹.

L'alternance des deux verbes dans le récit de la résurrection de Lazare (ch. 11) a aussi suscité beaucoup d'intérêt. Au v. 3 nous lisons : *Les deux sœurs envoyèrent donc quelqu'un à Jésus pour lui faire dire : Seigneur, ton ami [litt. celui que tu aimes comme un ami] est malade* — le verbe est *phileô*. De même,

¹ Jean 3.35 ; 10.17 ; 14.31 ; 15.9 ; 17.23, 24, 26.

au v. 11, Jésus dit : *Notre ami [philos] Lazare s'est endormi*. Et un peu plus tard (v. 36), *tous dirent : Voyez comme il l'aimait [toujours phileô]*. Mais lorsque Jean commente lui-même la relation entre Jésus et la famille de Béthanie, il écrit : *Or Jésus aimait Marthe, sa sœur et Lazare²* et il utilise *agapaô*. Ainsi, dans ce texte, l'évangéliste utilise *phileô* pour rendre le sens de ce qui a été dit (en araméen) au sujet de l'amitié — réelle — de Jésus pour Lazare et ses sœurs. Mais il emploie *agapaô* pour exprimer une nuance importante et rappeler que l'amour de Jésus pour Marthe, Marie et leur frère allait au-delà de l'amitié qu'eux-mêmes et le public percevaient³.

Ainsi Jean ne confond jamais ces deux verbes — mais il ne les oppose pas non plus... L'amour-amitié n'est pas un amour au rabais, un amour de seconde classe par rapport à l'amour-*agapè*. Ce n'est pas l'un **ou** l'autre, les deux peuvent très bien coexister et coexistent effectivement dans le cœur de Dieu : *Car le Père lui-même vous aime [vous considère comme des amis — phileô] parce que vous m'aimez [vous m'avez pris en amitié — toujours phileô]⁴*. C'est un grand honneur d'être appelé « ami » de Dieu et de Jésus.

Plus curieux est le fait que l'expression énigmatique *le disciple que Jésus aimait*, utilisée cinq fois au cours du troisième cycle du livre, est formulée quatre fois à l'aide du verbe *agapaô* mais une fois avec *phileô*⁵. Cette exception arrive dans un contexte très particulier. Jésus est mort et ses disciples sont plongés dans le désespoir. Lorsqu'il en parle, Jean ressent à nouveau ce sentiment de dérélition qui le submergeait à ce moment-là. Il n'emploie *agapaô* que lorsque le Seigneur est présent, c'est un mot qui pour lui ne peut désigner qu'un amour vivant. Mais dans le contexte du début du chapitre 20, il se souvient qu'à ce moment-là il pensait à l'amour de Jésus comme appartenant au passé et il en parle comme d'une amitié perdue.

Il me semble donc extrêmement hasardeux de nier la nuance que marque l'utilisation par Pierre du verbe *phileô* quand il répond à la question du Maître : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu... ?* Jean l'évangéliste est un artisan, un orfèvre des mots. Il est sage de donner tout leur poids à ceux qu'il emploie.

un peu, beaucoup, passionnément...

Un nombre étonnant de commentateurs oublie que, lors de cette séance de questions-réponses, ce n'est pas Jean qui parle, mais Jésus et Pierre ! Le Seigneur entraîne le grand Simon à l'écart, l'invitant peut-être à marcher avec lui sur la grève. Jean les suit et écoute leur conversation. Il est donc bien placé pour en donner un compte rendu⁶. Malheureusement, la plupart des commentateurs, sans toujours mesurer la portée de ce qu'ils font, traitent cet échange comme une construction littéraire de Jean quand il s'agit en fait du récit d'un entretien qui a réellement eu lieu et dont l'auteur a été témoin. Comme l'écrit Eugene Peterson : « Les mots sont prononcés avant d'être écrits. Les mots sont entendus avant d'être lus. »⁷ Par ailleurs, si vraiment Jean avait voulu varier ses verbes pour une question de style, il aurait été beaucoup plus élégant de les alterner — mais ce n'est pas ce qu'il a fait. Car il n'inventait pas un dialogue. Il rendait compte avec honnêteté d'un échange poignant.

Du point de vue psychologique, il est extrêmement rare de répondre affirmativement à une question en employant un verbe différent de celui choisi par son interlocuteur, surtout quand la réponse prend la forme : « Oui, tu sais que... » Par contre, c'est un procédé courant pour marquer une hésitation ou une nuance.

La première question que Jésus pose est terrible : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ne le font*

² Jean 11.5, NBS. Si Jean avait employé *phileô* ici, cette phrase serait totalement redondante.

³ On peut légitimement questionner la notion de « synonyme parfait ». Emile Littré a consacré trente ans de sa vie à la rédaction d'un dictionnaire qui veut démontrer que la synonymie n'est jamais que partielle.

⁴ Jean 16.27 ; comparez 15.15 : *Je vous appelle mes amis...*

⁵ *agapaô* dans Jean 13.23 ; 19.26 ; 21.7, 20 ; *phileô* dans 20.2.

⁶ D. CARSON, dans une note, fait une remarque obscure au sujet du danger d'imaginer que Jean nous donne une « traduction mécanique » de la conversation (qui est en araméen). Il vaut mieux, en effet, admettre que Jean donne une traduction **dynamique** mais fidèle (et inspirée !) de ce qu'il a entendu.

⁷ E. PETERSON, *Les trois angles de la croissance*, Editions la Clairière, Québec, 1998, p. 85.

ceux-ci ? Comment répondre à cela ? Impétueux comme toujours, Simon Pierre se lance sans hésiter : *Oui, Seigneur...* Il n'allait quand même pas répondre : « Non, Seigneur ! » Pourtant, tout en parlant, il se rend compte que la question est à double tranchant. Lui qui a renié son Maître publiquement à trois reprises, lui qui a douté de Jésus dans la cour du grand-prêtre, peut-il vraiment prétendre l'aimer *plus que ceux-ci* ? Ce serait en effet indécent et l'orgueil qui le pousse à dire oui vient mourir sur ses lèvres comme une vaguelette sur le rivage du lac. Il change de monture au milieu du gué, ravale sa fierté ombrageuse et finit piteusement par : *Tu sais, toi, que je suis ton ami*⁸. Pierre se rend compte qu'il n'est pas le meilleur, le plus grand, le plus fort. Il est un parmi plusieurs, il est un vrai disciple mais il y en a d'autres. La question de Jésus épingle l'attitude trop personnelle de Simon, lui ouvre les yeux et l'amène à reconnaître sa faiblesse, son péché et son besoin. Il s'engage sur le chemin de la repentance au bout duquel il deviendra à nouveau disponible pour le service : *Prends soin de mes agneaux*.

La deuxième question permet de vérifier la révolution qui s'est accomplie dans le cœur de Pierre. Il n'est plus question des autres : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Va-t-il s'enhardir, reprendre confiance en lui, en sa propre capacité d'aimer ?* Sa réponse est encore : *Oui, Seigneur...* Mais également : *Tu sais bien, toi, que je suis ton ami*. Le changement est réel et profond. *Nourris mes brebis*.

La troisième question serait plutôt superflue s'il n'y avait ce changement de verbe : *Simon, fils de Jean, es-tu mon ami ?* Les trois questions de Jésus correspondent sans doute d'une certaine façon aux trois étapes du reniement de Pierre. Mais si l'on laisse croire que les trois questions sont essentiellement identiques, on suppose que le Maître s'est contenté d'insister lourdement sur la faute de Simon — ce qui ne lui ressemble pas. Son but n'est pas d'accabler mais de restaurer. Par ses trois questions, Jésus conduit son disciple meurtri sur le chemin de la repentance véritable. Lorsqu'il entend le Seigneur adapter sa question à ses propres prétentions réduites, Simon est rempli de tristesse. Il faut savoir se désoler quelquefois de sa propre faiblesse pour mieux apprécier la grâce de Dieu. Il n'y aura pas de sursaut d'orgueil : *Seigneur, toi, tu sais tout ! Tu sais bien, toi, que je suis ton ami !* Puissions-nous faire preuve d'humilité comme Pierre et laisser au Seigneur le soin de jauger notre amour pour lui. C'est ainsi qu'on se prépare à être utile : *Prends soin de mes brebis*. Toute repentance authentique pousse au service et à un engagement renouvelé.

La nuance entre amitié et *agapè* n'est pas celle qui existe entre l'amour divin et l'amour humain. Dieu offre son amitié aux amis de Jésus, comme nous l'avons déjà vu, et les hommes ont **aimé** les ténèbres comme Dieu a tant **aimé** le monde (3.19 et 3.16 — *agapaô* dans les deux cas). La nuance est plutôt dans l'intensité, la radicalité, l'engagement. Le *commandement nouveau*, celui de l'amour, est **toujours** formulé à l'aide d'*agapaô*. Ne faudrait-il pas comprendre que seul le don de l'Esprit nous rend capables d'aimer le Seigneur et nos frères comme Dieu nous a aimés ? Avec Pierre et tous les chrétiens de tous les siècles, nous pouvons confesser : « Seigneur, je ne t'aime pas comme je devrais t'aimer. Je ne t'aime pas comme je voudrais t'aimer. Mais par la grâce de Dieu, je t'aime comme je t'aime. Et mon amour ne demande qu'à grandir. »

Nous pouvons trouver que la prédiction du martyre de Simon Pierre est une drôle de récompense pour sa repentance et son humilité. Mais il faut plutôt la voir comme une promesse — la promesse que, à la fin de sa vie, l'amour de Pierre sera à la hauteur de son ambition spirituelle, la promesse que, par l'Esprit, sa déclaration enflammée — *Je suis prêt à donner ma vie pour toi !* — ne sera pas un vain mot.

Seulement, pour cela, Pierre doit renoncer à son rêve romanesque de mourir l'épée à la main, submergé par des adversaires trop nombreux — rêve qu'il a tenté de réaliser devant le jardin — pour accepter la réalité et mourir **comme** Jésus, dans la faiblesse et la soumission à la volonté du Père. Il rêve d'une mort glorieuse, d'un martyr actif par lequel il **se** glorifierait. Jésus lui prédit une mort peu glorieuse, un martyr passif par lequel Pierre glorifiera son Seigneur. Ceci illustre bien une des luttes du disciple, celle de renoncer à maîtriser soi-même son destin et à tirer gloire de ce qu'on fait. L'attitude qui glorifie Dieu, c'est la confiance et la patience face à l'épreuve — y compris l'épreuve finale d'une mort dont nous ne choisissons ni le moment ni le moyen, c'est la soumission au Seigneur et à sa volonté, non pas dans une attente lugubre mais dans un service joyeux rendu, jusqu'au bout, aux agneaux et aux brebis de Jésus.

Suis-moi ! Cette simple invitation revêt une importance capitale pour Pierre. Elle le renvoie au point

⁸ NBS

de départ de l'épisode d'égarement qu'il a vécu, à son refus du déroulement des événements tel que Jésus l'a annoncé dans la chambre haute : *Tu ne peux me suivre maintenant là où je vais, mais plus tard tu me suivras*⁹. En invitant Pierre à le suivre de nouveau, le Maître lui signifie qu'il referme la parenthèse de son incompréhension, de ses doutes et de son reniement. Pierre est pardonné, Pierre est restauré. Seul Jésus peut nous sortir des parenthèses où notre égarement nous enferme. Il veut toujours nous remettre en route.

la dernière tentation de Pierre

Le rétablissement de Simon Pierre est un élément logique et même nécessaire de la conclusion de l'évangile de Jean. Mais que penser de la curieuse petite mise au point qui y est annexée et qui précise ce que Jésus a vraiment dit à Pierre au sujet de l'avenir du disciple qu'il aimait ? À première vue, cela semble vraiment anecdotique... Mais nous connaissons trop désormais l'auteur de l'évangile pour croire ces détails sans importance. Il faut donc y regarder de plus près.

Dans l'éloignement, suivant Jésus à distance, Simon a succombé à la tentation du reniement. Relevé, relancé, réconcilié avec son Maître, il va subir une tentation différente⁷ — à laquelle il cédera également. Cet incident rappelle que le fait de vivre près de Jésus ne met pas à l'abri de la tentation. On peut même penser que ceux qui veulent marcher avec le Seigneur sont les cibles préférées du Tentateur. Et Pierre va maintenant être tenté d'exploiter son intimité avec le Seigneur pour prendre de l'ascendant sur un frère. C'est une tentation subtile mais redoutable.

Le rappel de la place réservée à Jean lors du repas qui a précédé la croix est là pour signaler un retournement de situation que Pierre vit peut-être comme une forme de revanche. Aujourd'hui, c'est lui qui à l'oreille de Jésus, et c'est Jean qui cherche à surprendre ce qu'ils se disent. De plus, pour une fois, le Seigneur semble en veine de confidences. Pierre prend conscience de la présence de son collègue et tente d'orienter la conversation sur lui. Jésus vient non seulement de fixer le cap que suivra la vie de Pierre au service du troupeau de Dieu mais aussi de lui indiquer comment s'achèvera sa carrière. Alors, Simon essaie de profiter de l'occasion pour s'informer de l'avenir de son camarade, pour se renseigner sur le destin de son ami. Ce n'est pas innocent. Lorsqu'il s'agit de l'avenir, de la vocation, la connaissance donne le pouvoir. Celui qui dit : « Le Seigneur m'a dit qu'il t'arrivera ceci ou cela » se met en position de force. Et Simon veut tellement, à ce moment-là, reprendre la main à celui qui a reconnu le Seigneur sur la plage qu'il va se persuader que Jésus lui a donné le « tuyau » qu'il demandait — quand en fait il n'en est rien !

Car la réponse de Jésus est en réalité un reproche. L'accent est sur : *que t'importe*, et sur : *toi, suis-moi*. C'est peut-être C.S. Lewis qui résume le mieux la politique du Seigneur en pareilles circonstances. Dans l'un des contes de Narnia, il fait dire à l'un de ses personnages, parlant du lion Aslan qui est une image de Jésus : « Il ne te racontera jamais d'autre histoire que la tienne. » L'expérience de Pierre sonne comme un avertissement à l'égard de ceux qui, même animés des meilleurs sentiments, se permettent de se prononcer sur l'avenir ou le destin de leurs frères¹¹.

Ce qui avait manqué à Simon Pierre jusque-là, c'était le souci des autres. Les exhortations de Jésus — *Prends soin de mes agneaux, nourris mes brebis* — touchent à ce domaine et vont dans le sens du commandement nouveau : *Aimez-vous les uns les autres*. Il n'est alors pas étonnant de voir Pierre s'intéresser à quelqu'un qui est de toute évidence une brebis de Jésus. Mais la réponse du Maître suggère qu'il en fait trop — et pose les limites du travail pastoral et de l'ingérence fraternelle. Le Seigneur ne permettra à personne de s'interposer entre lui et sa brebis. En voulant jouer au médiateur, on devient usurpateur. En voulant faire le lien, on fait écran. Jésus ne répondra pas à la question : *qu'en est-il de lui ?* Il répondra plutôt à ce qu'il considère comme un excès de curiosité ou de zèle de la part de Simon.

La première épître de Pierre est un texte d'un intérêt considérable pour qui veut comprendre com-

⁹ Jean 13.36

¹⁰ La dernière tentation de Pierre dans cet évangile mais non, bien sûr, dans sa carrière de chrétien.

¹¹ On remarquera l'exemple du prophète Agabus qui avertit Paul de ce qui l'attend à Jérusalem (Actes 21.10-14) mais ne fait que confirmer ce que le Seigneur a déjà révélé à l'apôtre (20.22-24). Les réactions des uns et des autres à cette prophétie sont intéressantes. Les amis de Paul y voient une raison d'annuler le voyage en Judée. L'apôtre lui-même n'y voit que l'assurance que les souffrances qui l'attendent sont connues du Seigneur et font partie de son service.

ment l'apôtre a intégré l'enseignement de Jésus et comment il l'a retransmis aux responsables d'église de la deuxième génération. Avec le temps, à force de réflexion et avec la lumière que lui apporte l'Esprit, Pierre réussira à saisir le vrai sens de ce qui s'est passé au bord du lac. Il se verra comme un sous-berger parmi d'autres¹². Surtout, il verra Jésus comme le souverain berger auquel nous pouvons faire confiance pour guider ses brebis à bon port. Il se rendra compte que le Seigneur ne lui a pas délégué les « pleins pouvoirs », qu'il n'a pas fait de lui un médiateur, qu'il ne lui a donné aucun mandat pour *dominer* mais seulement un mandat pour servir ses frères et sœurs en Christ.

un bruit qui court

Là-dessus, le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. Ce n'est évidemment ni Jésus ni Jean qui a été à l'origine de la rumeur. Il faut donc en conclure que, au moins dans un premier temps, Pierre a vraiment cru tenir un « scoop » au sujet de son collègue, et qu'il s'en est vanté. Si, à l'époque où il écrit, Jean juge opportun d'en reparler, c'est sans doute que la rumeur a la vie dure — d'autant plus que les faits semblent la confirmer. On pense que lorsque Jean a publié son évangile tous les autres apôtres étaient déjà morts. Si l'auteur tient tant à rétablir la vérité, c'est qu'il est personnellement concerné mais c'est aussi qu'il discerne clairement le danger que ce bruit fait courir à la foi de plusieurs. Ceux qui ressassent ce que « Pierre a dit », comment réagiront-ils si Jésus n'est toujours pas revenu lorsque Jean cédera à son tour ? Il y a là une situation potentiellement désastreuse.

En fait, Jésus n'avait pas dit qu'il ne mourrait pas mais seulement : « Si je veux qu'il reste en vie jusqu'à ce que je revienne, que t'importe ? » La différence semble mince entre « je veux... » et « si je veux... » Elle est pourtant immense si on veut s'appuyer sur cette affirmation pour situer un événement aussi important que le retour de Christ ! Mine de rien, en nous proposant ce petit malentendu d'apparence banale, Jean soulève une grande question, celle de la parole et de son interprétation. Curieusement, le livre de l'Apocalypse¹³ se conclut par un avertissement à ce sujet : *Moi, je le déclare solennellement à tous ceux qui entendent les paroles prophétiques de ce livre : si quelqu'un y ajoute quoi que ce soit, Dieu ajoutera à son sort les fléaux décrits dans ce livre. Si quelqu'un retranche quelque chose des paroles prophétiques de ce livre, Dieu lui ôtera tout droit à l'arbre de vie et à la ville sainte décrits dans ce livre.*¹⁴ Si nous prenions vraiment ces paroles au sérieux, on écrirait peut-être beaucoup moins de commentaires sur l'Apocalypse de Jean ! Quoi qu'il en soit, *le disciple que Jésus aimait* nous incite à une approche prudente, rigoureuse et réfléchie de la Parole reçue.

Trop de chrétiens croient encore pouvoir se débarrasser de cette question en disant : « Moi, monsieur, je n'interprète pas la Parole de Dieu. Je la prends telle quelle ! » Mais la communication verbale est un art et non une science. Toute parole entendue est aussitôt interprétée — par rapport à son contexte, au ton employé, à la relation entre celui qui s'exprime et celui qui écoute... Une expression aussi simple que « Mon Dieu ! » peut être une profession de foi, une sorte de prière « télégraphique » ou un quasi-juron, suivant les circonstances. Nous interprétons tous sans y penser. La question n'est donc pas « interpréter ou ne pas interpréter ? » mais « comment bien interpréter les paroles entendues ou lues et surtout la Parole de Dieu ? »

L'Apocalypse nous met en garde contre une interprétation en deçà de la vérité comme contre celle qui va au-delà de ce qui a été révélé. Il y a le danger d'une lecture ou d'une écoute sélective qui ne retient que ce qui nous plaît, nous flatte ou nous arrange. Mais il y a également le danger de broder, d'extrapoler à l'excès, de tomber dans la spéculation abusive. Loin de moi l'idée de suggérer que l'apôtre Pierre tombe sous le coup de la malédiction énoncée dans la conclusion de l'Apocalypse ! Celle-ci vise, me semble-t-il, un détournement réfléchi de la Parole à des fins partisans ou hétérodoxes. La faute de Simon s'apparente plutôt à une faute d'inattention. Il entend ce que Jésus dit mais il est tellement à l'affût d'une révélation qu'il passe à côté de l'exhortation qui lui est adressée. L'un des plus sérieux travers de l'interprétation bi-

¹² Lire 1 Pierre 5.1-4.

¹³ Que j'attribuerais volontiers à l'apôtre Jean aussi.

¹⁴ Apocalypse 22.18-19

blique reste cette tendance à exiger une révélation de l'avenir de textes qui veulent surtout agir sur le présent. Et on peut légitimement se demander combien des grands systèmes « prophétiques » qui prétendent nous éclairer sur les moindres détails de l'avènement du Seigneur¹⁵ se révéleront, le jour venu, comme de simples bruits qui couraient, qui couraient... On peut aussi craindre que la foi de plusieurs ne soit sérieusement ébranlée si, finalement, les choses ne se déroulent pas comme certains exégètes trop imaginatifs l'ont prédit ! Jésus reviendra, il l'a dit et redit. Appuyons-nous sur ses promesses plutôt que sur des extrapolations que la Parole n'impose pas.

le dernier mot

Cette vignette se conclut par une attestation intéressante : *C'est ce même disciple qui rapporte ces faits et qui les a écrits. Nous savons que son témoignage est vrai.* Ce dernier chapitre de l'évangile a laissé entendre que *le disciple que Jésus aimait* était un fils de Zébédée — qui ne peut être que Jean. Maintenant, il est précisé que ce même disciple est l'auteur non seulement de la mise au point des versets 20 à 23 mais également du livre tout entier. Nous sommes censés en déduire que Jean est bien l'auteur de l'évangile, c.q.f.d.

Le *nous savons* a suscité beaucoup d'interrogations mais, plutôt que de nous perdre en conjectures au sujet de ceux qui auraient pu apporter leur caution au témoignage d'un apôtre, il vaut mieux comprendre que c'est Jean lui-même qui s'exprime ainsi. Cela rejoint des expressions que l'on trouve dans le Prologue — *Nous avons contemplé sa gloire...* Et l'alternance de *nous* et de *je* est caractéristique de la première épître de Jean où on relève aussi la phrase suivante : *Si nous vous écrivons ces choses, c'est pour que notre joie soit complète*¹⁶.

Nous pouvons aussi retenir de ce texte le fait que Jésus n'encourage pas ses disciples à se comparer entre eux. Chaque vocation est unique, chaque destin aussi. Si Pierre a été chargé de développer le ministère pastoral puis de glorifier Dieu par sa mort comme martyr, Jean a été appelé à servir de témoin de la vérité et de trait d'union entre la première génération de disciples et la suivante, puis à glorifier Dieu par sa fidélité jusque dans l'extrême vieillesse. Comme Pierre et Jean eux-mêmes n'avaient aucune raison valable de se jalouser, nous ne sommes pas fondés à les comparer, encore moins à les opposer (le Grand Berger contre le Grand Témoin !). Nous ferions mieux de remercier Dieu de ce qu'ils ont accompli leur mission l'un et l'autre, avec passion et persévérance. Nous leur devons beaucoup — à l'un comme à l'autre.

Si l'un des objectifs de l'évangile de Jean est d'éduquer notre foi pour que nous discernions les *signes* de Jésus à l'œuvre, c'est que — dans un certain sens — ces signes n'ont pas cessé à l'Ascension¹⁷. Au contraire, avec la multiplication des disciples après la Pentecôte, les signes se sont multipliés aussi — au point qu'il serait impensable de les recenser et de les consigner par écrit. Deux mille ans plus tard, ne faudrait-il pas dire que le système solaire tout entier (ou la galaxie entière !) *ne suffirait pas pour contenir tous les livres qu'il faudrait écrire ?*

En fait, Jean n'emploie pas dans sa conclusion le mot *signe*. Il parle de *beaucoup d'autres choses* que Jésus a faites car il y a effectivement une distinction à faire entre les *signes* qui ont authentifié le ministère du Fils et les « clins d'œil de Dieu » dont nous sommes témoins. Nous ne devons vraiment considérer comme clins d'œil du Seigneur que des choses qui concordent avec le témoignage des apôtres. Les signes de l'après-Pentecôte sont donnés pour attester que ce même Jésus est vivant, présent et à l'œuvre au sein du peuple qui porte son nom. Il peut arriver des choses bien étranges au cours d'une vie mais ce n'est pas parce qu'une expérience sort de l'ordinaire que Dieu en est forcément l'auteur. Lorsque le Seigneur nous fait signe, par une « coïncidence », un « concours de circonstances », une parole qui « tombe à pic », une guérison, une délivrance ou un miracle patent, nous devons pouvoir y discerner la « marque de fabrique » que nous avons appris à reconnaître grâce aux évangiles. Si une telle expérience nous pousse à nous enor-

¹⁵ À la Tim LAHAYE avec ses *Survivants de l'Apocalypse*, etc.

¹⁶ 1 Jean 1.4

¹⁷ Le v. 25 n'est pas une simple reprise de 20.30. Il faut comprendre : Depuis, *Jésus a accompli encore bien d'autres choses*.

gueillir, méfiance ! Les véritables actes de Dieu nous invitent plutôt à nous émerveiller puis à témoigner que Jésus est vivant et agissant au XXI^e siècle.

Ainsi Jean réussit la prouesse de ménager à son évangile une « conclusion ouverte » qui englobe l'expérience de tous les chrétiens du premier siècle, celle des enfants de Dieu des siècles suivants — et la nôtre. Puisse la lecture de son livre ouvrir un peu plus nos yeux pour reconnaître l'action permanente et multiforme de Jésus, *celui qui est la Parole* et qui n'a jamais cessé d'être Chemin, Vérité et Vie pour tous ceux qui mettent leur confiance en lui.